

Jorge Luis Borges (1899-1986)

Ecrivain argentin, mort d'un cancer.

C'est lui qui a atteint le plus grand âge dans notre revue.

Victoire sur la mort

L'immortel, première nouvelle du recueil L'Aleph, est très onirique, même pour Borges. Un officier romain, Marcus Flaminius Rufus, s'en va explorer l'Afrique profonde, traverse de redoutables déserts, à la recherche de la légendaire Cité des immortels, y parvient au terme de tribulations effroyables. Plus précisément, il se retrouve au milieu des *troglydites*, mangeurs de serpents, des êtres frustes et à peine humains, dans une ville de cauchemar.

Cette ville, pensais-je, est si horrible que sa seule existence et permanence, même au cœur d'un désert inconnu, contamine le passé et l'avenir, et de quelque façon compromet les astres. Aussi longtemps qu'elle subsistera, personne au monde ne sera courageux ou heureux.

Un troglodyte, aussi lamentable que les autres a priori, s'attache à lui. Marcus l'apprivoise, arrive à lui inculquer quelques mots. Il lui donne le nom du chien d'Ulysse, Argos. Et puis, subitement, voici qu'Argos réagit à son nouveau nom, et se met à réciter un vers de l'Odyssée :

« Ce chien couché sur le fumier. »

Nous accueillons facilement la réalité, peut-être parce que nous soupçonnons que rien n'est réel. Je lui demandai ce qu'il savait de l'Odyssée. L'usage du grec lui était pénible ; je dus répéter ma question.

« Très peu, dit-il, moins que le dernier rhapsode. Il y a déjà mille cent ans que je l'ai inventée. »

Borges et Homère (ou ce que la légende en a fait) avaient en commun d'être aveugles.

Homère me racontait tout, me parlant comme à un enfant. Il me raconta aussi sa vieillesse et le dernier voyage qu'il entreprit, mû comme Ulysse par l'idée d'arriver jusqu'aux hommes qui ne savent pas ce que c'est que la mer, qui ne mangent pas de viande assaisonnée et soupçonnent pas ce que c'est qu'une rame.

Cette immortalité conquise ne réjouit pas le héros :

Etre immortel est insignifiant ; à part l'homme, il n'est rien qui ne le soit, puisque tout ignore la mort. Le divin, le terrible, l'incompréhensible, c'est de se savoir immortel.

Il n'empêche qu'il traverse les siècles :

En 1638, j'étais à Kolozsvár, puis à Leipzig. A Aberdeen, en 1714, je souscrivis aux six volumes de *L'Illiade* de Pope ; je sais que les fréquentais avec délices. Vers 1729, j'ai discuté l'origine de ces poèmes avec un professeur de rhétorique nommé, je crois, Giambattista ; ses arguments me parurent irréfutables. Le 4 octobre 1921, le Patna, qui me conduisait à Bombay, dut relâcher dans un port d'Erythrée.